

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 39

Artikel: La fenna que va à confesse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour relever la sauce. Et à toutes ces qualités, n'en ajoute-t-elle pas d'autres non moins précieuses à table, son amabilité, ses grâces et le charme de sa conversation ?...

Ah ! si nous attendons que le couvert soit mis par vos soins, mesdames, c'est que nous savons fort bien que vous vous en acquittez à merveille et que, si nous voulions nous en mêler, nous ferions triste besogne, tout en empiétant sur un domaine qui ne nous appartient pas.

A ce propos, madame, souffrez que je donne la parole, non pas au sexe fort, non pas à celui que vous considérez comme votre tyran, mais à une personne qui a grand crédit dans le monde féminin, et dont vous lisez avec avidité l'intéressant journal, Madame Emmeline Raymond. Je cite textuellement :

« Tous les hommes, — pour ainsi dire sans exception, — sont heureux de trouver au logis de bons repas, soigneusement et, si faire se peut, élégamment servis. En faut-il conclure qu'ils sont tous livrés à un matérialisme grossier, et que les femmes doivent se considérer comme des êtres supérieurs, poétiques et incompris, par cela seul qu'elles ne sont pas aussi sensibles que leurs maris aux agréments d'un excellent dîner ? Je crois qu'il ne serait pas équitable de porter ces divers jugements, et que les dîners bien composés, bien exécutés et bien servis, ne représentent pas uniquement la satisfaction de la gourmandise.

« L'un des devoirs d'une maîtresse de maison, et non le moins important, est de veiller à ce que les repas soient aussi bien composés et aussi bien servis que le comporte le degré d'aisance dévolu à son ménage. Dès qu'elle méprise ou néglige ce soin, son mari, en se plaignant, se plaint avec raison. »

Madame, soyez logique : A moins de commettre une inconséquence, il faut que la femme reste dans la condition qui lui est faite, ou s'émancipe d'une manière complète. Il ne faut pas seulement lui donner le droit de vote dans les affaires ecclésiastiques, il faut qu'elle puisse en user également dans tous les domaines, au fédéral, au cantonal, au communal.

Mais ce qu'il y a de fort désagréable en cela, c'est que tous les droits entraînent autant de devoirs. Et, franchement, nous sommes encore assez indulgents, assez aimables, pour ne pas les exiger de votre sexe faible, délicat et nerveux. Vous représentez-vous un peu nos mères, nos sœurs, nos filles luttant dans les grandes réunions populaires, dans nos assemblées délibérantes, ou portant le hâvre-sac et le fusil ?...

Du reste, la femme qui accepterait un tel rôle, devrait immédiatement renoncer à nombre de choses qui font l'attrait de son sexe ; il faudrait, hélas ! qu'elle fût son deuil de sa peau fine et soyeuse, de son petit pied cambré, de sa taille svelte et souple, d'une quantité de petites minauderies qui ont bien leur effet, des belles jupes de soie, des fleurs dans les cheveux, des pierreries aux oreilles, de l'exhibition de ses beaux bras, etc., etc.

Avouez que ce serait vraiment dommage !... Réfléchissez-y, madame, réfléchissez-y mûrement.

Un mot encore : Vous dites que *ce que femme veut, Dieu le veut* ; pas toujours, me semble-t-il. L'apôtre Paul, dans son épître à Timothée, dit : « Je ne permets point à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur le mari ; mais elle doit demeurer dans le silence. »

Et malgré toutes vos préventions, je vous prie, Madame, de bien vouloir croire à ma respectueuse et sympathique considération.

L. M.

La fenna que va à confesse.

Lâi a dè totès sortès d'amuséments dein studio, et la pe granta eimpartià sont bin dè perdenâ quand l'est qu'on ne va pas trâo liein. Lè gueliès, lè cartès, lè domino, lo tserret, lè damès, tot cein ne fâ rein dè mau à nion, s'on ne djuè pas tandi lo prêdro et s'on fâ se n'ovradzo. Mâ la demeindze, la véprâo et tandi lè grantès veillès dè l'hivai, du chix à n'hâorès dâo né, on sè pâo bin divertî on bocon. Mâ lo faut pas férè coumeint lè dzeins dè vela que lâi rupont lão z'ardzeint, que lâi paisont lão teimps et que sont pe soveint ào cabaret qu'à la mâison, sein pedi po lão fenna et lão z'einfants que dussont dzourè pè l'hotô tot solets. Quand cein va dinsè, va mau, et cliaò que lo font, sont pas dè respettâ. Se volliâvont pi djuï per tsi leu, eh bin vouaïque ! mâ, ouai ! atant lè férè djuï ài botons, à la pida, ào bin ài faviolès. Se sont pas à la pinta, lo dju ne vaut rein.

La Gritton à Dzaquiè étai 'na bin brava dzein. Le dévezâvè bin on pou trâo ; mâ trovâ-mè onna fenna que lo fassè pas ! Adon clilia Gritton étai einfaratâie après lè cartès et cognessâi ti lè dju : la bête, lo brelan, lo petou, lo mariadzo, lo ranse, et mémameint lo binocle, qu'on marquè 40 quand on a lo fou dè carreau et la dama dè pique. Pas petout l'avâi relavâ et rinsi la patta d'éze, qu'hardi, le méclliâvè dza lè cartès, que bin dâi iadzo l'arâi mi fé dè retacounâ lè z'haillons à son Dzaquiè, ào bin dè lâi brotsi dâi tsaurossons, mâ que volliâi-vo ! l'étai 'na vretâblia pachon. Portant, l'avâi bouna concheince et quand l'allâvè à confesse, diabe la dzanhie que le desâi ; mâ adé la pura vretâ. On dzo que l'étai z'ua tsi monsu l'eincourâ po lâi avouâ sè pétsi, le lâi dit que l'avâi djuï ài cartès tota la senanna, tandi la veillâ et que le recognessâi que l'arâi pu férè on pou autrameint.

— Eh ! surameint, se lâi repond l'eincourâ, kâ vâidè-vo, n'est pas tant lo dju qu'est condanablio coumeint l'est lo teimps qu'on lâi pai et.....

— Oh ! vo z'ai bin résom, monsu l'eincourâ, lâi fa la Gritton, ein lâi copeint lo subliet, et cein m'a soveint eimbâtâ, on pai rudo dè teimps ein brasseint lè cartès, ein faseint copâ, surtot se y'a dâi taboussès, et ein baillient, qu'on farâi portant bin mé dè partiès s'on n'avâi pas fauta dè cein férè. Mâ que volliâi-vo ! n'ia pas moian dè férè autrameint.